

A l'école du genre

Introduction

La semaine passée, nous avons parlé des mécanismes de construction des inégalités de genre. Nous avons également distingué les notions de stéréotypes, de préjugés et de discriminations.

Nous avons vu certains agents de socialisation et nous en verrons bientôt d'autres cette semaine. Nous verrons également comment les parents et la famille et différents agents de socialisation influencent la construction de l'identité de genre. Nous allons également nous pencher spécifiquement sur les inégalités de genre au sein des milieux de garde ou de la structure scolaire. Ces lieux sont importants dans la construction identitaire des enfants car ils y passent beaucoup de temps parfois dès l'âge de 3 mois.

Nous parlerons de comment les stéréotypes de genre se reproduisent dès la crèche, de l'institution scolaire et de son curriculum caché, de mixité. Bien, avant de se lancer, mettons-nous en situation. Essayons un exercice : fermons tous les yeux et essayons de nous visualiser à l'âge de 9 ans à l'école, dans une classe et dans la cour. Au-delà de l'angoisse ou du bonheur que cela peut représenter, que voyez-vous ? Comment sont placés les bancs ? Y a-t-il des affiches au mur ? Dans vos souvenirs, comment s'organise la cour de récréation ? Y a-t-il des arbres, de l'herbe, un terrain de foot, des jeux ou un préau ? Qui voyez-vous dans les différents espaces ? Des filles, des garçons ou les deux ?

Maintenant que vous vous êtes replongés quelques années en arrière, en dehors du fait que cela donne un petit coup de vieux, on peut finalement se demander si les filles et les garçons occupent l'espace de la même manière ? S'il y a des différences, est-ce que cela a un impact sur nos vies, nos chances de réussite ? Nous allons donc essayer de répondre à ces différentes questions sans plus attendre.

Les agents de socialisation

La famille

Les parents

Souvenez-vous, nous avons déjà vu que dès la naissance de l'enfant, les parents se comportent différemment avec une fille qu'avec un garçon. En réalité, cette nuance dans le comportement contribue à créer un environnement différencié, que cela se traduise dans le choix des vêtements, de la décoration de la chambre ou des jouets de leur enfant.

Bien souvent, les parents ne sont pas conscients de faire de différence entre l'éducation de leur fille et celle de leur garçon, parce que celles-ci sont généralement imperceptibles. Pourtant, elles sont bien présentes et se traduisent également dans les comportements affectifs, dans la communication les encouragements que l'on donne, l'indépendance que l'on octroie ou non et dans le choix des vêtements notamment. Souvent, les parents auront tendance à choisir des vêtements de couleurs plus foncées pour un garçon, comme par exemple le bleu, le brun, le kaki ou encore le rouge. À l'inverse, pour une fille, le choix des couleurs sera beaucoup plus large avec une prédominance de rose et de blanc.

Mais, comme nous venons de le dire, cette différenciation se traduit également dans les comportements affectifs entre les parents et l'enfant, notamment dans la gestion des émotions de ceux-ci. Des études ont montré, par exemple, que les parents, lorsqu'ils s'adressent à une fille, vont avoir tendance à utiliser un plus large panel de mots pour décrire leurs émotions qu'avec un garçon. Les filles seront plus encouragées à parler librement de ce qu'elles ressentent et de leurs sentiments qu'un garçon. Si l'on ajoute à cela des petits commentaires tels que « il pleure comme une fille », les garçons déjà peu incités à parler de leurs ressentis, vont être amenés à penser qu'ils n'ont pas le droit de pleurer et cela aura des conséquences importantes sur leur développement. En effet, lorsqu'un enfant, et même une personne en règle générale, ne se sent pas légitime d'exprimer ses émotions, cela provoque souvent une forme de repli sur soi.

Le temps que l'on accorde et l'attention quotidienne que l'on donne à son enfant en tant que parent, est également souvent différente selon le sexe de l'enfant. Par exemple, une étude menée en 2001 a montré que lors d'une visite au musée, les parents donnent aux garçons âgés de 1 à 8 ans trois fois plus d'explications qu'aux filles, qu'elles sont plus détaillées et contiennent davantage de réflexions.

Qu'importe l'éducation que les parents donnent à leur enfant, ils sont eux-mêmes des modèles de la masculinité et de la féminité de par leur mode de vie et leur propre répartition des rôles. La responsabilité des parents est donc d'une importance cruciale dans la

construction de stéréotypes chez les enfants qui les assimilent rapidement, et les auto-entretiennent ensuite, mais aussi dans les choix d'orientation différenciés constatés entre les filles et les garçons.

La famille et les proches

Les parents ne sont pas les seuls à avoir une influence sur la construction de l'enfant puisque, comme le dit Bourdieu, la famille toute entière joue un rôle important dans cette construction. En réalité, la famille est perçue comme étant le premier lieu de socialisation parce qu'elle donne à l'enfant des normes et des valeurs, un langage et enseigne des codes sociaux.

Le rôle de la fratrie, des grands-parents, des amis de la famille ou des beaux-parents par exemple, sont d'une importance cruciale dans la socialisation de l'enfant. Donc, lorsque l'on parle de « famille », il s'agit en réalité d'un ensemble d'interactions variées qui, de ce fait, présentent à l'enfant des modèles spécifiques liés au genre. Parfois, même si les parents tentent de ne faire aucune distinction dans l'éducation de leurs enfants, l'entourage peut, quant à lui, ne pas être conscient d'avoir une influence presque aussi importante sur l'éducation de ceux-ci. Prenons un exemple simple : les cadeaux. Même si vous, jeunes parents impliqués et désireux d'éduquer votre enfant de manière non-générée, vous faites attention à ce que vous offrez à votre enfant, ce n'est pas forcément le cas de votre entourage. Votre fille pourrait se voir offrir une magnifique robe à paillettes roses par l'un de vos amis par exemple et, non pas que cela soit forcément négatif, cela aura une influence sur la perception de genre qu'aura l'enfant. De la même façon, il peut également arriver que l'on doive offrir un cadeau pour l'anniversaire du petit garçon d'un proche et que l'on ne se sente pas assez à l'aise de lui offrir une poupée par exemple.

Finalement, tous les lieux de socialisation jouent un rôle dans la perception du genre de l'enfant. Les transports en commun, le travail, le couple ou encore les espaces publics ont, en effet, une forte influence également, tout comme certains agents de socialisation.

Les stéréotypes de genre dans la littérature jeunesse

Si on édite un grand nombre de livres pour enfants de qualité chaque année, on trouve néanmoins de nombreux livres stéréotypés, mettant en avant la différenciation de genre. Les rayons des supermarchés sont remplis de livres de princesse rose à paillettes pour les filles et de livres Pokemon ou Ninjago dans des couleurs sombres destinés à un public de garçons. Les personnages présents dans ces livres présentent parfois une vision sexiste des rôles sociaux. Les filles y sont quasiment toujours clairement identifiées avec des attributs exclusivement féminins comme une robe, des tresses dans les cheveux ou encore des chaussures à talons. Il n'y a donc pas de doute sur le sexe des personnages

représentés, si ces attributs dits féminins ne sont pas présents, que le personnage est plutôt neutre, c'est qu'il s'agit d'un garçon. Dans les albums jeunesse, les filles sont plus souvent représentées à l'intérieur, dans un lieu privé et dans des attitudes passives alors que les garçons sont davantage représentés à l'extérieur et en action.

Cependant, on voit depuis la fin des années 90 que des changements sont faits dans la littérature jeunesse en termes de stéréotypes de genre. Certaines maisons d'édition, comme « Talents Hauts, la maison d'édition jeunesse qui piétine les stéréotypes », mène le combat de détruire ces stéréotypes de genre dont nous ne cessons de parler. Il s'agit d'une initiative intéressante et qu'il faudrait davantage valoriser, mais certains ne perçoivent pas cela exactement de la même manière. En fait, beaucoup de maisons d'édition ont perçu ici un filon croustillant qu'ils n'exploitent pas forcément de la bonne manière. Pour beaucoup, l'égalité de genre dans la littérature jeunesse ne se traduit que de manière quantitative. C'est-à-dire que l'idée ici, est simplement de rajouter des personnages féminins pour atteindre un quota... Un peu dommage. Il serait bien plus intéressant que filles et garçons aient des rôles qui soient valorisés dans les histoires et que ceux-ci soient variés pour que le message adressé aux enfants reflète une réalité égalitaire et non genrée. Cet aspect sera abordé plus en profondeur dans la semaine 4 avec des exemples concrets, nous permettant de nous rendre réellement compte des stéréotypes existants.

Au-delà de tous ces éléments, de tous ces agents de socialisation, d'autres milieux de vie comme la crèche, l'école maternelle et l'école primaire jouent un rôle primordial dans la construction de genre de l'enfant, mais nous nous pencherons là-dessus en détail la semaine prochaine.

La crèche

La crèche est le premier endroit en dehors de la maison que fréquentent des enfants sur une durée assez longue. Dans cet endroit, est-ce qu' être une fille ou un garçon change-t-il quelque chose ? Le milieu d'accueil des tout jeunes enfants crée-t-il des différences qui auront un impact sur notre future orientation scolaire ou notre avenir professionnel ?

On aurait tous envie de dire que cela ne change rien. Les professionnels que nous avons rencontrés, nous ont tous répondu que les enfants sont tellement jeunes qu'ils ne les considèrent pas comme une fille ou un garçon mais comme un bébé. Mais est-ce vraiment le cas ?

Il existe relativement peu d'études qui analysent la socialisation différenciée au sein des premiers milieux d'accueil que cela soit les crèches ou chez l'accueillant-e pourtant c'est une étape importante.

Lutter contre les stéréotypes sexistes dès la toute petite enfance, c'est primordial parce que c'est dans l'accumulation et la répétition de ceux-ci que les inégalités prennent d'autant plus de place et de poids dans le futur. Occupons-nous d'installer un filtre purificateur sur nos

robinets, plutôt que de réaliser une fois qu'on l'a en bouche, que l'eau est trop chlorée et qu'il faudrait la filtrer. On avait dit qu'on amènerait un peu d'humour, on vous propose même des métaphores de qualités...

Le personnel de la petite enfance, où sont les hommes ?

Le secteur de la petite enfance emploie presque exclusivement des femmes : on trouve peu de puériculteur ou d'assistant maternel. Que ce soit à la maison, chez l'accueillante, à la crèche ou plus tard à l'école maternelle... garçons et filles passent la plupart de leur temps entourés de femmes et ce sont ces dernières qui répondent à la quasi-totalité de leurs besoins. Quel impact cela a-t-il sur le développement des enfants à ce moment-là de leur socialisation ? Est-ce que les enfants intègrent durablement que seules les femmes sont capables de s'occuper d'eux ?

On peut légitimement se poser la question quand, par exemple, en 2008, le Ministre français de l'Éducation DARCOS disait en parlant des des enfants de deux ans et demi et de leur enseignant-e-s : « Est-ce qu'il est vraiment logique, alors que nous sommes si soucieux de la bonne utilisation des crédits de l'État, que nous fassions passer des concours à bac + 5 à des personnes dont la fonction va être essentiellement de faire faire des siestes à des enfants ou de leur changer les couches ? ».

On a l'habitude d'associer les métiers du « *care* - soin à la personne » à des métiers mal payés, peu considérés et essentiellement féminin.

Actuellement, la présence des hommes dans les milieux de garde reste très polémique : d'un côté, on pense que leur présence serait bénéfique « les hommes ont des qualités qui, naturellement ou socialement, manquent aux femmes, en premier lieu on cite souvent l'autorité et de l'autre, « les risques et dangers associés à la venue d'hommes dans ce milieu 'préservé'. Il renvoie à la maladresse des hommes face aux bébés, aux risques de perte de virilité associés à ce travail si féminin, et, à l'extrême, aux risques de pédophilie dont il faut protéger les enfants en excluant les hommes de ces lieux ».

Ces deux types de position reposent sur des stéréotypes de sexe bien ancrés : l'autorité naturelle des hommes ou l'introduction du loup dans la bergerie et le risque de pédophilie. Il est rarement évoqué que les puériculteurs effectuent simplement le même travail que les femmes : s'occuper d'enfants. Des préjugés qui rendent difficile l'intégration des hommes dans les milieux de garde.

Déjà pendant leur formation, les hommes qui ont fait le choix de rejoindre ces filières sont confrontés aux stéréotypes des personnes qui les encadrent et devront parfois faire plus pour prouver leur légitimité qui n'est pas ressentie comme naturelle à l'instar des femmes. Certaines puéricultrices avouent être plus exigeantes avec les garçons en stage qu'avec les filles.

Le Danemark a beaucoup investi pour essayer de rendre plus mixte le travail en crèche mais les résultats ont été peu concluants, après de nombreuses tentatives, les hommes représentent 6% du personnel de la petite enfance.

Comment les stéréotypes de genre se reproduisent à la crèche ?

Nous avons vu que l'omniprésence des femmes joue un rôle dans la reproduction de stéréotypes de genre. Mais est-ce que le choix des jeux, les comportements des parents contribuent à faire perdurer les stéréotypes ?

Les enfants

Vers 2-3 ans, les enfants ont acquis des représentations sexuées qu'ils utilisent massivement dans leur décodage du monde: ils peuvent dire que pompier ou mécanicien sont des métiers d'homme et qu'institutrice et infirmière sont des métiers de femmes sans même en avoir vu en vrai. Simplement parce que ce sont des professions davantage exercées par l'un ou l'autre.

Ce réseau d'analyse sexuée du monde, ils vont l'adopter et l'appliquer à leurs jouets, leurs loisirs, et même à leurs émotions. Ils savent que les garçons sont agités et que les filles sont bavardes et ils se comportent en conséquence. À force de se conformer, les enfants finissent ainsi par ressembler à des stéréotypes de genre.

Les structures d'accueil pour la petite enfance

La plupart des structures d'accueil organisent un environnement et des jeux adaptés à l'âge des enfants et non pas en fonction de leur sexe. Il n'y a généralement pas de coins réservés aux filles ou d'espaces spécifiquement imaginés pour les garçons. Au contraire, les structures ont plutôt tendance à penser l'espace de sorte que chacun des enfants puisse développer toutes ses capacités. Mais en pratique, observe-t-on que certains coins sont plus fréquentés par des filles ou des garçons ? Les professionnels agissent-ils différemment selon que l'enfant est une fille ou un garçon ?

Le jeu à la crèche

Du côté des enfants

Si on remarque qu'assez tôt, vers l'âge de 2 ou 3 ans, les enfants vont avoir tendance à se tourner vers des personnes du même sexe que le leur. Les filles préfèrent jouer avec des filles tandis que les garçons préfèrent jouer avec d'autres garçons. On n'observe pas que les enfants ont des préférences pour les jeux « dits de garçon ou de fille » avant l'âge de quatre ans : l'attrait de la nouveauté du jeu reste prépondérant.

On retrouve généralement trois coins fixes dans les crèches : le coin motricité, le coin rassurant et le coin symbolique (où l'on trouve généralement des poupées, une cuisine ...) développe l'imagination des enfants.

Du côté des adultes

Le comportement des adultes vis à vis des enfants

Bien que les professionnels assurent avoir exactement le même comportement avec les filles et les garçons, de nombreuses études montrent que les différences sont nombreuses :

Les crèches organisent habituellement les séances de jeu de manière libre, c'est-à-dire que les enfants choisissent eux-mêmes leurs activités, sans aucune imposition ni contrainte. Ces moments sont donc un bon moyen de pouvoir observer la façon dont les stéréotypes de genre sont intériorisés par les enfants et la manière dont cela va les impacter.

Bien que le jeu soit libre, certains professionnels peuvent inconsciemment influencer le choix des enfants dans leurs jeux en les incitant à renoncer à leur occupation jugée non conforme à leur genre et à se tourner vers d'autres jeux plus appropriés : « Tu ne préfères pas jouer avec autre chose ? » demande une puéricultrice à un petit garçon qui jouait depuis trop longtemps selon elle avec une poupée. Est-ce qu'une petite fille aurait reçu cette incitation dans la même situation ? Les adultes peuvent intervenir de différentes manières face à l'enfant qui joue : cela peut passer également par des renforcements positifs, des encouragements négatifs, de la désapprobation, à l'arrêt du jeu, à la moquerie ou parfois même à la violence verbale. Autant de comportements qui peuvent sembler anodins et passent pourtant à l'enfant le message qu'il devrait jouer avec autre chose parce que la poupée est un jouet féminin. Par contre, on observe que les filles qui jouent à des jeux « dits de garçons » sont elles beaucoup moins interrompues.

Les adultes ne s'adressent pas aux enfants de la même manière quand il s'agit d'une fille ou d'un garçon : ils utilisent souvent un vocabulaire sexué en qualifiant les filles de douce ou de belle et les garçons de fort et de courageux.

Dès leur passage en crèche, les garçons sont plus souvent et plus sévèrement réprimandés que les filles.

Les adultes apportent plus d'attention aux filles quand elles sont proches d'eux que lorsque c'est un garçon qu'ils invitent à aller jouer plus loin.

Les professionnels et les parents

On observe souvent que les messages transmis aux parents par les professionnels de la petite enfance ne sont pas les mêmes lorsqu'il s'agit du père, on communique les informations ludiques, on raconte les choses drôles que l'enfant a faites alors qu'à la mère on transmet les informations organisationnelles (l'enfant a été à scelle, le besoin de langes ou de vêtements de rechange ...).

Certains professionnels se permettent parfois de critiquer les choix des parents quant à la couleur des vêtements des enfants ou la longueur des cheveux qui font trop fille et qu'il conviendrait de couper.

À l'inverse, parfois, ce sont les parents qui n'apprécient pas quand la crèche ne respecte pas les stéréotypes de genre : mettre un nœud dans les cheveux d'un garçon, mettre des vêtements de rechange féminin à un garçon. Les puéricultrices se sentent parfois obligées de s'excuser quand elles prêtent des vêtements de rechange et qu'ils sont à l'opposé du genre de l'enfant.

Système scolaire et inégalités de genre

Nous l'avons vu, vu et revu, notre environnement socioculturel a un effet déterminant sur notre construction identitaire. Cet environnement comprend la famille, l'entourage, les médias, la culture mais aussi la crèche et l'école.

Dans l'esprit de tous, l'école semble être un milieu protégé en termes d'inégalité de genre. La majorité des enseignant-e-s rencontré-e-s nous ont dit avoir exactement les mêmes pratiques avec des élèves filles ou garçons.

Pourtant qui n'a pas entendu, voire même pensé ces phrases : « Les filles sont plus calmes et plus respectueuses de l'autorité. Les filles plus soigneuses que les garçons. Elles sont bonnes en français mais nulles en mathématiques. Les garçons sont naturellement remuants et ont besoin de se dépenser plus pour être gérables. Ils n'exploitent pas assez leurs possibilités intellectuelles, ils sont intelligents mais paresseux. Les garçons sont naturellement bons en sciences et en mathématiques. »

Comme tout autre espace, l'école fait passer de très nombreux stéréotypes sur le genre. Involontairement, dans de petits détails.

Le curriculum caché

On parle de curriculum caché ou de « programme caché d'inégalités ». Cela renvoie à un ensemble de pratiques et de savoirs non perçus par les enseignant-e-s et les élèves. Les enseignant-e-s développent inconsciemment des compétences différentes chez les élèves selon leur genre parce qu'ils utilisent un matériel didactique dans lequel on retrouve des stéréotypes et parce qu'ils se comportent différemment de manière inconsciente avec les filles ou les garçons.

Des stéréotypes que l'on tente de déconstruire petit à petit, mais dont certains sont encore bien ancrés et influencent tout le fonctionnement de l'institution scolaire en passant par les outils à disposition des enseignant-e-s : manuels scolaires, albums jeunesse, manuels de

grammaire, des stéréotypes qui sont même véhiculés inconsciemment par le personnel enseignant.

Un modèle déjà biaisé

En 2021, dans l'enseignement fondamental en Fédération Wallonie Bruxelles, il y avait 12,4% d'hommes, cela représente 4764 hommes pour 33 600 équivalents temps plein occupés par des femmes. Bien qu'elles soient si nombreuses, les femmes n'occupent que 37% des postes de direction.

Dans le secondaire, les hommes sont plus nombreux 36,5% pour 63,5% de femmes et plus on monte les échelons, plus on trouve d'hommes. En revanche, il n'existe quasi aucun puériculteur, très peu d'instituteur maternel et peu d'instituteurs primaires. Plus les postes sont jugés prestigieux, plus la gente masculine est représentée.

La mixité scolaire

L'école a été longtemps une fabrique qui produisait seulement deux modèles : le premier des épouses et des mères et le deuxième des citoyens. Cette école était officiellement sexiste et avait pour ambition de reproduire les rôles sociaux de sexe. Pendant que le modèle 1 apprenait à coudre, cuisiner ou à lire, à écrire et à compter dans le but de tenir le budget familial, le modèle 2 apprenait les codes pour réussir une vie professionnelle et citoyenne.

Alors l'arrivée de la mixité dans les écoles est présentée comme une avancée vers une politique égalitaire puisque cela a permis aux filles de recevoir une éducation plus complète et d'avancer vers une certaine égalité des sexes.

Pour Edith Maruéjols, géographe de genre, c'est par la mixité que l'on peut déconstruire les stéréotypes de genre parce qu'on apprend à connaître l'autre et on est alors plus à même de voir ce qui est de l'ordre du stéréotype.

Il a fallu attendre 1984 pour que la mixité soit effective dans tous les réseaux de la Communauté française. Aujourd'hui, peu de personnes remettent en question le principe que filles et garçons apprennent les mêmes choses dans la même école.

Pourtant, cette mixité n'est pas que le fruit d'idéaux égalitaires contrairement à ce que l'on pourrait imaginer. Ah non ? Non, malheureusement elle provient plus d'une logique économique et elle n'a pas été accompagnée d'une réflexion sur les façons d'en finir avec la construction des rôles sociaux opposés.

D'ailleurs, de nombreuses études ont montré qu'il ne suffit pas de mettre des filles et des garçons dans les mêmes classes pour leur assurer un parcours scolaire similaire et de favoriser une avancée vers une égalité entre les sexes.

En réalité, il semblerait que la mixité dans les classes contribue au renforcement des stéréotypes sexistes. Dans ce sens, la sociologue française Marie Duru-Bellat explique que dans un milieu mixte, les filles auraient tendance à être plus soucieuses de leur apparence physique, qu'elles seraient plus effacées, soigneuses, obéissantes, ordonnées, impliquées, travailleuses, face aux garçons. Les garçons quant à eux, auraient un autre comportement face aux filles et auraient tendance à être plus contestataires, rebelles, fanfarons, dispersés et compétitifs. Ce qui lui fait dire qu'en réalité, la mixité pousse les filles à s'appliquer dans l'ordre scolaire et les garçons à s'affirmer contre cet ordre.

La mixité a donc des effets négatifs aussi bien sur les filles que sur les garçons. Les filles s'estiment moins performantes et ont moins confiance en elles, ce qui joue sur leur estime d'elles-mêmes et sur leurs choix d'orientation. Les enseignant-e-s sont sensibles aux stéréotypes de genre et ils modifient inconsciemment de manière négative leur comportement vis-à-vis des filles. Mais les garçons ne sont pas non plus épargnés par la mixité scolaire, ils peuvent adopter des comportements plus « virils » afin de compenser cette situation d'échec, ils sont alors davantage sanctionnés.

Doit-on faire marche arrière ? Enseigner les mêmes matières dans des écoles non mixtes ? Certains en font l'expérience, aux États-Unis par exemple. En Belgique, on n'a pas envie d'en arriver là car la mixité existe dans notre société : filles et garçons se rencontreront toujours.

« La ségrégation et la séparation des sexes ont longtemps été le vecteur majeur de la domination masculine et le sont encore dans certains pays. Mais la mixité seule ne s'est pas avérée un levier suffisant pour contrer cette dernière ».

Il faut donc questionner et déconstruire les normes de genre en place pour que chacun puisse développer ses compétences. Il faut se poser la question des pratiques pédagogiques à adopter pour contrebalancer les effets négatifs de la mixité et pour cela il faut s'assurer de la formation des enseignant-e-s.

Les enseignant-e-s

Comme le personnel des crèches, les enseignant-e-s interrogé-e-s pensent que « L'égalité de genre est déjà réalisée » en Belgique et que donc il n'y a pas besoin de s'en soucier. Enseigner de manière égalitaire est a fortiori l'objectif de tous les enseignant-e-s. Des professionnels qui organisent même parfois l'éducation de l'égalité sans même réaliser que leur propre pratique professionnelle est au cœur du problème. La société dans laquelle nous vivons n'est pas égalitaire et « si l'école n'est pas à l'origine des inégalités entre les sexes, elle devient responsable de leur reproduction si elle reste passive, détournant les yeux face à leur persistance. »

La pédagogie de l'égalité s'apprend et ne va pas de soi car nous avons tous et toutes été élevé·e·s à l'inégalité. Elle doit donc commencer par une prise de conscience de l'enseignant-e : accepter une remise en cause de ses pratiques et parfois même une remise

en cause de son identité professionnelle, voire personnelle. Elle nécessite de constater que le genre s'invite de manière transversale dans tous les espaces de l'école. »¹

La formation des enseignant-e-s

Il est important que les enseignant-e-s reçoivent une première formation pendant leurs études et ensuite reçoivent le plus souvent des piqûres de rappel. Le personnel enseignant, s'il est conscientisé et formé à la question du genre, va tenter de modifier ses pratiques et agir pour favoriser l'égalité au sein de sa classe et cela aura un impact sur la société. Pourtant, force est de constater que la formation à ces questions reste faible aussi bien en termes de volume horaire que de contenus. Les enseignant-e-s ont besoin de plus qu'une simple sensibilisation, ils ont besoin d'une réelle formation à l'égalité.

En 2005, le décret organisant la formation initiale des enseignant-e-s du préscolaire, du primaire et du premier cycle du secondaire a été modifié dans le cadre du Programme d'action pour l'égalité des chances du gouvernement de la Communauté Française.

Les attentes

Les attentes du corps enseignant envers les filles et les garçons sont différentes : les enseignant-e-s imaginent que les garçons « peuvent mieux faire » et que les filles, elles, sont supposées faire « tout ce qu'elles peuvent » car elles sont studieuses.

Les enseignant-e-s accordent plus d'attention aux garçons qu'aux filles et supportent mieux les interventions spontanées des garçons que celles des filles. Ils sont nombreux à attribuer de manière inconsciente les réussites scolaires des filles à leur travail et celles des garçons à leurs capacités et donc à externaliser l'échec des garçons, ce qui n'est pas le cas des filles. Si une fille réussit c'est parce qu'elle étudie mais si elle rate c'est dû à son manque de compétence tandis qu'un garçon qui réussit, le fait grâce à son intelligence et échoue par manque d'assiduité. De tels faits ne sont pas sans incidence puisqu'ils conduisent les filles à avoir une moindre estime d'elles-mêmes.

La répartition des élèves dans une classe

Dans les écoles, les élèves sont de plus en plus libres de s'installer où ils le désirent avec le système des classes flexibles mais quand un.e enseignant-e attribue des places aux élèves, on observe souvent qu'on place en alternance une fille et un garçon. Pourquoi fait-on cela ? Parce qu'un garçon et une fille ne pourraient pas parler ensemble ? Ne voudraient-ils pas parler ?

Les interactions enseignant-e-s et élèves

Toutes les observations fines de classe, menées avec des enregistrements vidéo, montrent, dans un premier temps, que les enseignant-e-s qu'ils soient homme ou femme interagissent, sans en avoir conscience, nettement plus avec les garçons qu'avec les filles (dans une proportion de deux tiers/un tiers). De plus, ils-elles leur accordent un enseignement plus personnalisé, et leur prêtent plus attention (44% selon Duru-Bellat (Duru-Bellat ; Halpern, 2007).) Enfin, ils-elles leur parleraient plus souvent, passeraient plus de temps à réagir à leurs interventions, passeraient plus de temps à attendre leurs réponses, porteraient un regard plus attentif et critique sur leur travail.

Si les enseignant-e-s essaient de rétablir des interactions plus équilibrées (pourtant seulement jusqu'à 42% de leur temps était accordé aux filles), les garçons se plaignent d'être défavorisés et les enseignant-e-s aussi ont l'impression qu'ils-elles négligent les garçons. L'enseignant-e lorsqu'il ou elle pense agir de manière égale entre les élèves, il ou elle favorise généralement les garçons parce que ceux-ci emploient inconsciemment ou non des tactiques pour s'imposer dans la classe. Exemple: un-e enseignant-e qui donnerait systématiquement la parole à une fille et à un garçon favoriserait les garçons qui prennent plus souvent la parole sans y avoir été invité alors que les filles qui lèvent la main sans que leur tour de parole arrive.

Actuellement, on observe une amélioration de la répartition de manière quantitative de la parole en primaire mais moins en secondaire.

Au niveau qualitatif, on observe encore que la parole n'est pas attribuée aux filles et aux garçons dans le même contexte. « Les bonnes élèves sont souvent amenées à rappeler des connaissances déjà vues, tandis que les garçons sont souvent plus sollicités à l'oral lors de l'apprentissage de nouveaux savoirs ».

Dans les interactions enseignant-e/élèves, les études montrent que les filles enregistrent le message implicite : « la réussite des garçons est plus importante que celle des filles » et peuvent intégrer l'idée que, plus tard, leur vie professionnelle passera obligatoirement au second plan, après celle de leur compagnon.

Les filles sont plus sollicitées que les garçons quand vient le temps d'aider les élèves en difficulté ou d'assister l'enseignant-e, ce qui renforce le stéréotype de la fille responsable de la prise en charge et du bien-être des autres.

Les interactions entre les élèves

Il est important que les enseignant-e-s soient vigilant-e-s et interviennent lorsque les garçons prétendent affirmer leur dominance dans la classe : comme interrompre une fille interrogée pour répondre à sa place, lancer des plaisanteries sexistes. On ne laisse jamais passer une injure raciste alors pourquoi autoriserait-on les plaisanteries ou injures sexistes ?

L'effet Pygmalion et l'effet Golem à l'école

Chaque jour nous posons des jugements qui nous semblent réfléchis mais sont parfois loin d'être rationnels. Ces jugements erronés portent le nom de biais cognitifs. Les enseignant-e-s comme tout un chacun y sont soumis-e-s, c'est pourquoi il est important d'en prendre conscience pour mieux prévenir les conséquences qui en découlent.

L'effet de Pygmalion et de Golem en sont deux.

Ils désignent la prophétie auto-réalisatrice qui se passe selon qu'on considère positivement (Pygmalion) ou négativement (Golem) les compétences d'une personne. Les stéréotypes positifs ou négatifs peuvent avoir une influence sur les parcours des élèves.

Une étude a été menée dans une école américaine. On a fait croire aux enseignant-e-s, à l'aide de faux tests de QI, que certain-e-s de leurs élèves étaient surdoué-e-s. Les résultats de ces enfants se sont améliorés de manière significative.

Depuis, plusieurs études réalisées sur cet effet ont montré qu'un-e élève a de fortes chances de progresser si l'enseignant-e le ou la croit doué-e.

Cela s'explique par trois raisons : Les enseignant-e-s ont des attentes différenciées selon qu'ils-elles pensent que l'élève est plus ou moins doué-e. Ensuite, ces attentes différentes vont avoir une influence sur la réalisation de tâches scolaires et dans les feedbacks qu'ils donnent aux enfants. Il semble que les enseignant-e-s accordent même plus de temps à ceux qui sont marqués positivement. Autant d'actions qui vont avoir un impact sur les apprenants. Ces derniers, en percevant ce traitement différencié, intériorisent la vision que l'enseignant-e a d'eux. Ce qui finit par modifier leurs résultats soit positivement, on parle d'effet pygmalion ; ou négativement, effet de golem. En fait, ces stéréotypes fonctionnent comme « des prophéties auto-réalisatrices », c'est-à-dire que lorsqu'une opinion est partagée par les adultes, qu'il s'agisse des parents ou des enseignant-e-s, elle est directement intégrée par l'enfant et devient une « vérité ».

De la maternelle à l'école secondaire

Enseignement fondamental : le maternel

Si l'on reprend les termes « école maternelle », à quoi cela renvoie-il ? Ça renvoie à une construction sociale qui met le poids de l'éducation des jeunes enfants sur les mères, puisque le mot « maternelle » sous-entend que s'occuper de l'éducation des petits provient de quelque chose de naturel, d'inné. Il s'agit d'un milieu fortement encadré par des femmes : institutrices, puéricultrices, animatrices y sont beaucoup plus nombreuses que leurs homologues masculins.

Et comme la crèche, la maternelle est un lieu où les enfants se socialisent de manière différente selon qu'ils soient fille ou garçon.

Le jeu à l'école maternelle

Aux dires des enseignant-e-s, il n'existe pas de jeux pour filles et de jeux pour garçons. Mais ces professionnels sont nombreux à indiquer que les enfants ont très tôt des préférences et choisissent des camarades du même sexe. À 3 ans, on observe que les enfants préfèrent jouer avec des pairs du même sexe qu'eux, ce qui conforte les comportements de genre. Or, on sait que la préférence pour un jeu n'est pas liée au sexe sur le plan biologique. Pourtant dès 3-4 ans, on observe que les garçons se tiennent globalement éloignés du coin poupées ou dinette. Pourquoi ? Une des raisons est que les enfants sont à cet âge convaincus que ce sont les activités qui font /représente le sexe. Ils vont donc se restreindre à celles qui sont assignées à leur sexe et éviter celles du sexe opposé, même s'ils aimeraient y jouer. Pas question de jouer à la poupée de peur de devenir une fille.

Pourtant, ce sont des jeux où les enfants imitent leurs parents et développent des compétences émotionnelles ou des savoir-faire, comme l'attention, l'habileté ou encore la compassion et qui seront aussi utiles pour les filles que pour les garçons. À l'inverse les jeux dits de garçons : les blocs et autres jeux de construction favorisent les compétences de type visuo-spatiales qui seront utiles en mathématique par exemple. Il est donc important que les professionnels en tiennent compte et proposent aux deux sexes tous les types de jeux.

Sexe et identité de genre à l'école maternelle

On peut définir l'identité de genre comme le sentiment intrinsèque d'être un garçon ou une fille ou de se situer quelque part entre ces deux pôles. Les recherches semblent suggérer que l'identité de genre est établie dès l'âge de 3 ans. Un enfant peut ressentir un sentiment de ne pas appartenir à son sexe biologique très tôt. Il est donc important de proposer un cadre inclusif et qui ne renforce pas les stéréotypes de genre et qui donc permet davantage à un enfant de se sentir en sécurité et accepté. Il faut également que l'équipe éducative ne fasse pas de différences liées au genre dans les activités proposées.

En primaire

On observe déjà des différences entre les filles et les garçons en termes de comportement et de réussite scolaire. Puisque les filles et les garçons sont encouragé-e-s depuis leur naissance à développer des compétences différentes selon leur sexe. De plus, les jeunes s'intéressent davantage aux activités qu'ils connaissent et dans lesquelles ils se sentent compétents. Des parcours qui vont avec le temps de plus en plus se différencier. Les enfants sont plus ouverts. Ils ont intégré le concept que chaque personne est différente et que les garçons et les filles peuvent avoir les mêmes activités. Ils peuvent ainsi comprendre que les modèles d'hommes et de femmes présentés dans les médias ne sont

pas toujours réalistes, ce qui était plus compliqué auparavant. Ils peuvent ainsi se détacher des stéréotypes de genre.

A l'adolescence

Du côté des garçons

Pendant l'adolescence, les garçons sont très soucieux du regard de leurs amis ou des hommes et ils veulent montrer qu'ils sont différents des filles. On observe chez eux une valorisation de la force physique ou des conquêtes féminines.

Bien réussir à l'école peut être considéré comme « féminin », puisque cela demande une certaine « docilité » par rapport aux enseignant.e.s, mais aussi aux matières de sorte que certains garçons, notamment dans les milieux les plus populaires, peuvent également éprouver la « peur du succès » et ainsi se saboter. Un fait qui est encore plus frappant dans les matières qu'on attribue aux filles.

Du côté des filles

Il n'y a pas vraiment à cet âge une injonction à la féminité. Mais on observe que les filles veulent se faire accepter de leurs pairs et des enseignant-e-s et que donc elles se montrent davantage dociles face aux règles. Par contre, elles adhèrent généralement moins aux stéréotypes de genre que les garçons.

Toutes les filles et tous les garçons n'adhèrent cependant pas tous de la même manière aux stéréotypes. Selon certaines études, on observe que l'adhésion à ces stéréotypes dépend en partie du milieu socio-économique des parents, plus les familles sont précaires ou les parents peu scolarisés, plus on observe une adhésion forte.

Conclusion

Durant cette troisième semaine, nous avons vu que les professionnels, bien qu'ils et elles aient l'impression de ne pas agir de façon différenciée, adoptent des comportements différents selon le sexe de l'enfant. Ce qui a des conséquences sur les apprentissages, sur la réussite des filles et des garçons, leur orientation scolaire et leur choix de carrière. Que cela soit à la crèche, à l'école maternelle ou encore en secondaire.

Le point culture : La bosse des math est masculine ?

Les filles ayant assimilé les stéréotypes selon lesquels elles seraient naturellement moins douées en mathématiques ou en sciences, s'estiment moins performantes et perdent confiance en elles, ce qui joue sur leur estime d'elles-mêmes, mais également sur leurs choix d'orientation.

Pourtant, les recherches montrent que la soi-disant infériorité des filles pour le raisonnement mathématique n'a aucun fondement neurologique.

En réalité, les filles intériorisent le préjugé selon lequel elles ne sont pas douées pour les mathématiques, ce qui se traduit souvent par des moindres performances durant les tests.

À tel point que si on habille la tâche pour qu'elles ne considèrent pas qu'il s'agisse de mathématiques, les filles ont de meilleurs résultats que lorsqu'elles réalisent cette même tâche avec l'étiquette « mathématiques ».

Les enseignant-e-s, souvent sensibles aux stéréotypes de genre, modifient de façon inconsciente leur comportement. En effet, des études ont montré que les filles et les garçons ne reçoivent pas le même enseignement en mathématiques. Les garçons recevraient plus d'attention de la part des professeur-e-s ce qui, par la suite, incitera les filles et les garçons à percevoir différemment cette matière en fonction de leur sexe.

A l'école du genre

Texte: Marie Béclard et Avril Forrest

Relecture: Swagata Barvaux

© 2022 Histoire de genre

Histoire de genre est une production de la [FAML](#) avec le soutien d'[equal.brussels](#)



equal.brussels 
SERVICE PUBLIC RÉGIONAL DE BRUXELLES